

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La danse de l'abeille

Houdart Françoise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Françoise Houdart

La danse de l'abeille

ÉDITIONS LUCE WILQUIN



Françoise Houdart

La danse de l'abeille

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

DU MÊME AUTEUR, TOUS CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

La vie, couleur saison, roman, 1990

La part du feu, roman, 1991

Camino, roman, 1993

Quatre variations sur une fugue, roman, 1995

Prix RTBF « *Un auteur, une voix* » pour *Afrique* (fragment)

... née *Pélagie D.*, roman, 1996

Prix Baron de Thysebaert 1997

Femme entre quatre yeux, roman, 1999

Belle-Montre, roman, 2000

Textes pour la gisante, nouvelles, 2003

La petite fille aux Walalas, roman, 2005

Tu signalais Ernst K., roman, 2005

Prix 2006 du Comité des Usagers

de la Bibliothèque Centrale de la Province de Hainaut

Bastida, roman, 2007

Oublier Emma, roman, 2009

Finaliste du Prix Rossel 2009

L'amie slovène, roman, 2011

LA DANSE DE L'ABEILLE

FRANÇOISE HOUDART

LA DANSE
DE L'ABEILLE

roman

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

Couverture : Dimitri Delcourt (photo © Dirk Paessier – Fotolia.com)

© Éditions Luce Wilquin, mars 2012
www.wilquin.com

Le présent ouvrage est publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

TABLE DES MATIÈRES

Couverture
Auteur
Titre
Droit d'auteur
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37

Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60
Chapitre 61
Chapitre 62
Chapitre 63
Chapitre 64
Chapitre 65
Chapitre 66
Chapitre 67
Chapitre 68
Chapitre 69
Chapitre 70
Chapitre 71
Chapitre 72
Chapitre 73
Chapitre 74
Quatrième de couverture

À vous...

*La plupart des êtres ont le sentiment confus qu'un hasard très
précaire sépare la mort de l'amour...*

MAURICE MAETERLINCK
La vie des abeilles

*J*E PENSE À VOUS.

C'est ça que j'écris, cette phrase-là, ces quatre mots-là, chaque soir, à la même heure. Depuis des années. Oui, des années, je crois. J'écris : *Je pense à vous*. Parfois je m'autorise la majuscule. J'écris *Vous*. J'écris *Je pense à Vous*, comme j'écirais : je pense à Alexandre, Thomas, Abdel, Manuel ou Michael. À n'importe qui. *Vous* serait n'importe qui, mais pas vous. Il n'y a cependant pas de confusion dans mon esprit. Pas de transfert. Celui à qui je pense n'est personne d'autre que vous

Quand approche l'heure de mon rituel quotidien, je m'y prépare avec gravité, avec amour, sans être sûre que je vous aime. Je m'apprête cependant. Je me prête à la célébration de l'illusion. « Je m'apprête » retourne le geste, la caresse vers soi. C'est un beau verbe qui sent l'apprêt des draps amidonnés, fraîchement repassés. J'apprête mon visage, ma coiffure, ma tenue vestimentaire. Je viens parée à notre rendez-vous quotidien. J'y viens à votre insu, embellie d'un indicible désir. Je me rends à l'idée de vous, timide amoureuse s'asseyant au bord d'un lit d'incertitude. J'aime cet instant précaire. Cette intimité dans l'absence qui vous rend si proche parfois qu'il m'arrive de ressentir le trouble où vous plongerait la découverte de ma secrète assuétude à l'entretien de votre souvenir dans ma vie. Peut-être penseriez-vous, s'il arrivait que vous lisiez ces lignes, que la mémoire est le lieu naturel d'archivage des souvenirs, que la mémoire est une sorte d'herbier de souvenirs ; que c'est là, dans leurs fichiers répertoriés, qu'ils risquent le moins d'être dénaturés, défigurés, trahis par les ingratitude du vivant. Mais n'est-ce pas précisément ce que je désire le plus au monde ? Que le souvenir de vous ne s'endorme pas dans le formol d'un rêve inassouvi, mais qu'il renaisse soir après soir, s'ouvre comme une fleur de lune, une plante vivace qu'on ne coupe jamais parce que les plantes coupées meurent dans les vases posés sur les rebords des fenêtres ou sur les tables, bien au centre.

Oui, parce qu'elles meurent...

J'ÉVOQUE UN RITUEL dont vous ne savez rien, dont vous ne saurez jamais rien ; une commémoration qui vous restera à jamais inconnue. Je lui réserve un coin de ma table d'écriture. Rien d'autre n'y est toléré qu'un bloc de feuilles vierges et un porte-plume réservoir à pompe, rarissime relique de ma communion solennelle que les grandes tempêtes de ma vie n'ont jamais réussi à arracher de ma main. La feuille que je détache du bloc, je la lisse sur ma table, je la polis. Elle est le non-lieu de notre rendez-vous. Mes yeux en fouillent l'espace infiniment vaste et profond, un abîme de blancheur où se perdront mes mots. Je pose ma plume sur le papier. Si vous pouviez entendre comme mon cœur bat !

J'écris *Je*, et aussitôt la fiancée renaît en moi, celle qui vous cherchait jadis, qui chérissait la probabilité de votre existence. Celle qui entretenait la conviction que vous marchiez vers moi.

J'écris *Je pense à vous*. Ensuite, je chiffonne la feuille et la jette dans la corbeille à papier.

L M'EST ARRIVÉ de prolonger ma phrase par des points de suspension.

Je pense à vous... m'engageait alors dans les errances d'un pèlerinage jalonné de pierres blanches, toutes gravées d'une date, d'un nom, d'un tâcheron. Je fermais les yeux. Je cherchais mes repères, les indices d'une histoire singulière dont nous étions, vous et moi, acteurs aléatoires. Une scène s'ébauchait : le scénario de notre rencontre.

C'était à Paris, Berlin, Londres ou Florence. Car il fallait une ville percée de rues étroites qui se jettent à angle droit dans des rues plus larges et celles-là mêmes dans d'autres encore, des rues festonnées, galonnées d'arbres et de réverbères, des rues plastronnées de vitrines criardes, de façades crépies, taguées, tatouées ; une ville épaisse avec dans les flancs des entrelacs de rues, de ruelles, de ponts et de galeries charriant les désordres des hommes et les fientes laiteuses des pigeons. Il fallait une ville avec des places piétonnes autour de vertiges de pierre, de marbre et de vitraux ; avec des fontaines jaillies des seins de nymphes généreuses, des parcs grillagés la nuit et des bars naufragés. Et il fallait un fleuve ou une rivière, qu'importe : Seine, Spree, Thames ou Arno. Oui, qu'importe, mais une ville couchée comme une femme, avec un fleuve large qui coule entre ses jambes ouvertes.

J'imaginai que vous aimiez marcher la nuit le long des berges. L'eau citadine délayait votre ombre dans les cascades de lumière qui dévalent des ponts.

C'ÉTAIT UN JOUR DORÉ DE SEPTEMBRE, il n'y a pas si longtemps, je crois. Je ne sais plus avec exactitude. Mais je me souviens que c'était la fin de l'été. Mon corps résonnait de cette urgence, cet impérieux besoin de m'éloigner, confronter mes désenchantements quotidiens aux imbroglios des horaires des chemins de fer. Fuir les longues ombres des arbres désespérés de crépuscule.

Fuir...

Maigrir du cœur.

L'ENVIE DE PARTIR m'avait atteinte sans sommation, ce matin-là. Je m'étais réveillée très tôt. J'avais machinalement allumé mon ordinateur sur le trajet vers la cuisine. Ce geste avait déclenché l'habituelle succession de routines mille fois répétées, le lent processus qui remettrait en mouvement cette machine lasse qu'était mon corps à l'aube d'une nouvelle éternité d'anorexie de désir : bâcler ma toilette en tournant le dos au miroir embué, pousser une capsule de café dans le cylindre de la machine, le boire brûlant, debout devant la fenêtre qui donne sur le square du quartier grillagé pour la nuit. Bientôt les squatteurs insomniaques fuiraient les sièges des balançoires et les arceaux des portiques pour gagner les hauts refuges d'où ils guetteraient l'arrivée de la vieille dame du deuxième qui leur jette du pain.

Mais ce matin-là précisément, une silhouette furtive avait surgi dans le léger brouillard du parc. L'homme – jeune, sans nul doute – avait entrepris d'escalader la grille de l'entrée pour se laisser retomber souplement sur le trottoir et s'éloigner en courant dans la rue encore déserte.

Était-ce le signe que j'attendais ? Je m'étais vêtue en toute hâte : jeans, pull, bottines de rando urbaine. J'avais fourré quelques accessoires de l'utile et du futile dans un sac à dos et j'étais partie, sans achever ma tasse de café.

F LORENCE ? s'était étonnée l'employée au guichet de la gare, vous y seriez plus vite en avion !

Je lui avais assuré que c'était précisément ça que je ne voulais pas : y aller plus vite. Trop vite. Entre ici et là-bas, ce sont toutes les déclinaisons de l'inconnu, toutes les nuances des hésitations, des exaltations, des déceptions que je me promettais de ne pas esquiver. Quinze heures de voyage. Aller simple en train de nuit jusqu'au terminus de ma folie avec correspondance à Paris.

F LORENCE ÉTAIT SUR LE QUAI.

J'avais traversé l'immense hall des pas perdus, des pas de côté, des pas éperdus. J'avais mal à la tête. Un orage électrique plantait ses banderilles dans le sable accumulé sous mes paupières. Chaque clignement des yeux griffait plus douloureusement l'écran sensible de ma vision. Je m'étais accoudée au comptoir d'un bar matinal.

– *Caffè americano ? Si Signora.*

Ce café, je l'avais humé ; j'en avais inhalé les fragrances, les arômes trapus avant de le laisser se perdre dans ma bouche. Et lentement, presque voluptueusement, l'étreinte de la migraine avait libéré ma tête. J'avais longtemps tenu la tasse chaude entre mes mains, tout contre mon visage. Je m'apaisais. Je laissais mon corps se dénouer, se détendre. Reprendre la mesure du réel. Florence n'était – ne pouvait être – qu'un rêve, une illusion des sens qui imploserait dès que j'allais ouvrir les yeux, me lever. J'allais allumer mon ordinateur sur le trajet de la cuisine, introduire une capsule dans ma machine à café et regagner ma place à la fenêtre de mon appartement du troisième, d'où je vois le parc. Peut-être le jeune homme regarderait-il de mon côté avant de sauter par-dessus le portail ?

Mais une voix nasillarde avait annoncé l'arrivée d'un train. Une voix italienne. J'étais bien arrivée à *Firenze*.

JE ME SOUVIENS de la clameur du ciel à l'instant même où j'avais franchi les portes de la gare. Ce bleu inouï ! Cette lumineuse résonance ! Je m'étais arrêtée, éblouie, au milieu de l'esplanade, cherchant des yeux le chœur d'angelots échappés des hautes fresques florentines qui me faisaient aubade. J'étais entrée en scène, impatiente déjà d'entrevoir, se faufilant entre les flux croisés des partants et des arrivants, le flottement d'un imperméable beige masquant votre silhouette que j'imaginais haute et mince, légèrement voûtée par l'excessive passion de lire. Car c'était là mon intuition de vous, un homme qui ne s'assied que pour ouvrir un livre en tournant le dos au soleil.

JE M'ÉTAIS MISE À MARCHER au hasard – *Via de... Via del... Via degli...*

Piazza San... –dans cette ville d'huile dorée et de vin clair où courent, dévêtus, les jeunes dieux toscans, et où serpente sur les frontons alignés des façades crépies d'ocres, percées de fenêtres scandées comme sur une portée musicale, la soyeuse et chantante logorrhée italienne. Je marchais sans hâte, mon bagage à l'épaule, sans savoir où j'allais. Sans même m'en soucier. Une porte cochère surmontée d'un baldaquin rouge frappé de deux étoiles éveilla à ma conscience la nécessité d'un hôtel. J'étais entrée.

Combien de nuits ?

Le savais-je, moi qui n'avais pas acheté de billet retour ? J'avais annoncé :

– *Tre o quattro.*

– *Single ?*

– *Si, single. Merci.*

J'étais montée au deuxième étage sans ascenseur. Chambre 23. Tout au bout du couloir, avec vue sur la ville. J'avais posé mon sac sur le lit et j'étais ressortie aussitôt.

Florence, dans la rue, aux épaules dénudées...

LES VILLES M'INTIMIDENT, les « must » des étapes culturelles, les perles du grand barnum touristique ; celles dont on ne parle qu'au superlatif, celles qui mettent hors de portée de mots les œuvres immodérées dont elles sont les écrins.

Les villes m'écœurent, la proximité physique des foules qui s'y déversent, s'y mélangent : souffles, sueur, odeurs... L'intolérable corps à corps anonyme aux caisses des billetteries, dans les sas des musées, les escalators poussiéreux et, plus tard, aux terrasses exiguës des bistrots, côté soleil ; partout où se joue l'obscène télescopage entre le génie et le trivial ; partout où le grandiose se contemple à distance via l'écran d'un appareil photo numérique. Caravansérails accablés de mendiants fictives et de vrais soûlards tristes, les villes m'intriguent. Il faut les traquer la nuit quand les musées, les boutiques et les restos branchent leurs systèmes d'alarme et que les vigiles des hôtels de standing bâillent d'ennui devant la télé clandestine où une fille se déshabille pour la énième fois devant une caméra blasée. Il faut se perdre dans la pénombre haletante de leurs enclaves et des impasses louches. Il faut frôler les murs de leurs maisons pour les entendre parler, rire, pleurer, gémir. Il faut surprendre les dialogues des pierres claires et des pierres sombres sur les façades illuminées de leurs palais, leurs tours, leurs basiliques. Il faut s'en laisser toucher, étreindre, violenter.

Et marcher.
Marcher...

P AGE 54 DU PETIT GUIDE ILLUSTRÉ de Florence, version anglaise, acheté

à une échoppe au coin de la rue de l'hôtel. La city map l'assure : la *Cathedral Santa Maria del Fiore* est à deux pas. Ils disent : le *Duomo*, le Dôme. Il faut lever les yeux par-dessus les toits et s'arrêter un instant au milieu de la rue – avec prudence, recommande le guide – pour le contempler de loin. C'est peut-être la meilleure façon de comprendre le sens du mot démesure. Une montagne, avais-je pensé. Une montagne ciselée, sertie de marbre vert, rose et blanc, de frises, de rosaces, de vitraux et de statues dressées dans des niches alourdies de festons et de statues encore, sculptées dans la pierre, plantées, insérées dans les failles, et qui grimpent et courent sur les flancs, les corniches et les saillies de ce vaste corps et montent vers le dôme, hissant sur leur tête, comme pour l'accrocher à la croix, tout en haut, au faîte de la lanterne, un ciel myosotis.

De quelle couleur sont vos yeux ?

ÉTAIT-CE BIEN ICI qu'il fallait que je vienne ?

À Florence ?

Était-ce ici que je vous trouverais, vous que seul pourrait distinguer dans la foule mon désir de vous reconnaître ? En moi s'affirmait l'intuition de ce qui pouvait advenir, la révélation d'une inéluctable vérité. La certitude encore fragile de mon désir de vous.

Oui, je vous voulais.

Je vous voulais ici, maintenant ou jamais. Vous étiez forcément parmi la foule, individu sans nom, sans visage, ballotté dans les marées des corps errant, s'agglutinant, s'éparpillant entre les monuments dont Dieu a depuis longtemps cédé l'usufruit et les droits d'exploitation aux hommes. Je devais vous trouver.

Vous.

L' ENTRÉE DANS LA CATHÉDRALE *Santa Maria del Fiore* était gratuite. Est-ce la seule raison pour laquelle il n'y avait pas de file d'attente devant le portail d'entrée principal ?

Je m'étais laissé emporter dans les remous d'un essaim de touristes chinois équipés de casques audiophones qu'une guide minuscule, parlant un anglais bigarré, conduisait par étapes vers le fond de la nef. Contraste saisissant. Il faisait froid à l'intérieur de la cathédrale ; un froid minéral, un froid monumental qui s'emparait aussitôt des corps gavés de vin toscan et du soleil prodigue de fin d'été. Frileusement, les grappes humaines se resserraient. Les têtes se tournaient, se levaient, opinaient en parfaite synchronisation à l'ordre du bras qui pointait vers telle œuvre en médaillon, tel détail insoupçonné des fresques de la coupole ou le parfait ordonnancement du pavement de marbre noir et blanc de maîtres florentins dont j'oubliais les noms aussitôt qu'ils étaient évoqués. Lentement, je m'étais approchée des deux grands bougeoirs à intentions. 2 € annonçait sans équivoque le panneau surmontant la boîte remplie de petites bougies vierges dans leur étui de plastique rouge. Les pièces tombaient dans le tronc avec un tintement joyeux qui serpentait entre les murmurantes inflexions des prières. À mon tour, j'avais allumé la courte mèche de ma bougie à celle d'une voisine moribonde. Ce soir, ou demain matin, une autre flamme viendrait sans doute s'abreuver à la mienne. Plus d'une fois, accomplissant ce geste devenu au fil des années un autre de mes rituels, je m'étais demandé qui veillait sur le feu lorsque l'église fermait ses portes. Le gardait-on vivant comme le faisaient nos parents des premiers âges, bête ardente et insoumise dont on craignait la mort plus que la morsure ?

Je fixais la souple petite flamme qui mordait aux larmes la cire blanche, creusant son nid brûlant dans le corps même dont elle tirait sa lumière. Comment s'y retrouver entre ce qu'on a à donner et ce que l'on a à recevoir ? Entre ce qu'on cherche et ce que l'on trouve ?

Un petit lac blanchâtre s'était formé au creux de la bougie. Au centre de ce lac, la mèche noire comme un phare incendié.

ENFIN, LA CERTITUDE D'ÊTRE LÀ où il fallait que je sois à ce moment de ma vie. La certitude que j'étais venue, sans la moindre hésitation, au lieu où devait se décider pour moi le basculement dans l'amour ou la mort, ces faux jumeaux que le corps confond parfois en ses extrêmes enfièvements. Et de n'avoir fait ce voyage en aller simple que mue par l'intuition de vous reconnaître ici et d'en mourir de bonheur.

Enfin, la certitude.

L' IDÉE ME PLAISAIT. L'audace, la transgression du raisonnable. Le jeu de hasard. Le risque aussi. Pour peu, je me serais mise à danser comme une abeille affamée autour de la fleur de feu qui crépitait dans son étui en plastique rouge. Prends garde ! me soufflait *l'Autre* en moi, la sage retirée en ses terres incendiées. Elle me poussait vers les marges froides de l'immense nef, là où les rumeurs refoulées, accumulées au pied des piliers séquoias, montaient du sol comme un brouillard vibrant vers les inatteignables cimes où Dieu niche, dit-on.

Prends garde, mon indomptable, ma folie. Mon inapaisable désirante. Mon imprudente.

Mais j'avais avancé la main très près de la flamme. Quelques personnes s'étaient retournées vers moi lorsque j'avais crié.

J E PENSE À VOUS.

Ma vie se consume dans son petit étui rouge. Rouge sang. N'en reste qu'un fond de cire épais que le feu absorbe avec lenteur. Sur ma table, une carte postale reçue de Florence, cet été-là. C'était mon écriture. J'avais signé : *L'Autre*. À présent, je trouve ce jeu de double moi puéril. L'était-ce cependant ?

La carte est une reproduction du célèbre tableau de Botticelli, *La naissance de Vénus*. Je l'avais achetée à une échoppe proche de la Galerie des Offices dont je venais d'être expulsée sans égards. Je vous expliquerai plus tard en quelle étrange circonstance. Je n'avais acheté que cette carte-là avec un timbre pour la Belgique. J'avais écrit au verso : *N'oublie pas Florence. Ne m'oublie pas...* J'avais jeté la carte dans une boîte postale et je m'étais aussitôt éloignée en laissant *L'Autre* de faction, assise sur les marches de l'entrée principale des *Uffizi*.

Mais laissez-moi vous parler de ce qui était arrivé ce jourlà à la Galerie des Offices.

IL ÉTAIT UN PEU PLUS DE MIDI. *Piazza della Signoria*. L'abondance et l'extase. Et David, si parfaitement beau qu'on n'imagine pas que l'homme lui ressemble.

Peu de monde à la billetterie à cette heure de douce digestion aux terrasses ombragées des alentours. La salle Botticelli est au deuxième étage, indiquait mon guide. *Second floor*. Le nombre de marches à gravir n'était pas mentionné. J'étais arrivée hors d'haleine au seuil de l'une des plus prestigieuses galeries d'art du monde. Salle 14. L'entrée dans la salle se fait via l'antichambre de Pollaiolo. La gardienne, assise à droite de l'arcade d'entrée, palabrait dans son portable derrière le rempart de sa main. De toutes les impressions que j'avais anticipées en me hissant de demi-étage en demi-étage, c'était la densité du silence régnant dans cette salle qui avait suscité en moi le plus grand trouble. C'était un silence qui ne se laissait pas pénétrer ; un silence qui semblait retenir les chuintements des semelles sur le parquet et le grésillement des casques des audioguides en deçà de la ligne bleue dessinée sur le sol qui délimite la zone interdite devant certaines des plus belles œuvres et dans laquelle nul n'est autorisé à se risquer.

Je m'étais arrêtée au seuil de ce silence et j'avais lentement levé les yeux...

LA DOULEUR M'AVAIT SAISIE À LA GORGE à l'instant même où j'avais cru vous apercevoir debout, immobile, à quelques pas du tableau ; une douleur brutale, aveuglante, effilée comme un fleuret.

Tout ce que je vais vous dire s'est passé dans cet instant infiniment prolongé, cette béance du temps où le spasme court-circuitait mes repères. Nous étions, vous et moi, dans l'espace cotonneux d'un rêve. Je m'approchais de vous imperceptiblement. Vous sembliez en extase, les bras légèrement portés vers l'avant. Votre visage était tourné vers celle qui venait à vous. Car elle venait à vous, nue, diaphane, les épaules ruisselantes de ses longs cheveux blonds qu'elle ramenait d'une main pudique sur son pubis imberbe, tandis que l'autre cachait le jeune bourgeon d'un sein. Vénus, portée par l'eau qui l'avait engendrée, naissait à vous, à votre regard qui la désirait, à la formidable tension de vos sens. Et tandis que la *Bête* qui me mordait au cœur se repliait en moi, Vénus approchait, lascive, fascinante d'innocence, le corps épanoui exposé à vos mains.

Aurais-je pu tenter un geste ? Vous retenir ? Vous avanciez vers elle, titubant, comme grisé par ce silence lourd, cette lumière diffuse où chaque mouvement semblait se décomposer avec une infinie lenteur. Vous avanciez les bras ouverts.

Il y eut un cri.

Le bruit d'un objet qui tombe sur le parquet.

Deux gardes avaient surgi.

D'où ?

Le sais-je ?

Deux gardes, walkies-talkies.

J'avais franchi la ligne bleue. J'étais entrée sans effraction dans la

zone interdite. Vénus, nue dans sa coquille de nacre, avait un sourire attristé.

JE VOUS CHERCHAIS DES YEUX tandis qu'on m'escortait vers la sortie ; deux gardes encadrant une femme hallucinée. Quelques minutes avaient suffi pour dévaler les deux étages. Quelques minutes pour changer de réalité et traverser le sas d'un autre monde. Quelques minutes pour vous perdre – oh ! vous perdre. Vous...

Il n'y eut pas d'autres formalités, pas de scandale. On me poussa dehors. Je compris au ton de leur voix qu'on m'interdisait l'accès au musée. Juste quelques rires dans la longue file d'attente aux guichets de la billetterie ; quelques sourires de compassion aussi : une pauvre folle !

Non, je vous le jure, je ne ressentais aucune honte. C'était le chagrin qui me nouait la gorge, le plus inconsolable chagrin. Car, à l'évidence, vous ne vous trouviez pas dans cette salle ; vous n'étiez pas là. C'était elle, Vénus, qui était cause de ma méprise ; elle qui m'avait piégée dans mes propres mégardes.

N'oublie pas Florence. Ne m'oublie pas...

C'était cela le sens du message de la carte postale. Ne pas l'oublier, elle. Ne jamais oublier que je ne vous ai pas rencontré à Florence. Mais que j'avais franchi la ligne bleue. Que j'avais franchi l'interdit.

Dehors, l'été toscan.

M E JETER DANS L'ARNO...

Je marchais vers le fleuve. Tragiquement, inexorablement. Chaque pas rendait plus flagrante votre absence. Chaque pas vers le fleuve rendait inéluctable votre perte. En vain, la voix de *l'Autre* tentait-elle de me convaincre qu'on ne peut perdre ce qu'on ne possède pas. Ce n'était là que l'argumentation d'une lucidité dont je ne voulais pas, tout aveuglée que j'étais, tout aimantée par l'obsession de votre existence sans laquelle la mienne ne pouvait persister.

Je marchais vers l'Arno, le corps lesté du vide de votre présence ; le cœur plombé du manque de vous.

Le fleuve me recevrait comme une sirène repentie qui se serait fourvoyée dans la société des hommes, une sirène déchue, désenchantée. J'avorterais l'enfant non conçu de notre histoire au lit de l'eau.

Au-dessus, à l'horizon de la lumière réfractée, un lent mouvement longiligne dans l'épaisseur des eaux signalerait le passage d'une barque.

JE M'ÉTAIS ARRÊTÉE DE MARCHER, à nouveau frappée d'incertitude. Vers

quel improbable amour allais-je ? Quelle chimérique et incontrôlable exaltation dont ni vous ni moi n'avions conscience ; dont nous n'étions ni vous ni moi en mesure de cerner lucidement les limites ? Je réalisais peu à peu que notre amour n'aurait jamais d'histoire. Il y manquerait les nôtres, toutes les nôtres, celles que nous avons vécues l'un sans l'autre, celles que d'autres ont vécues avec nous. Il y manquerait des regards, des odeurs, des moiteurs, des soupirs alourdis de souvenirs de rancœurs et de secrets, de trépidations et de remugles de corps las. Et aussi de mensonge. Oui, de mensonge, parce qu'il est l'une des composantes essentielles d'une histoire d'amour. Parce que les amants ne peuvent que mentir. Se mentir. S'auto-mentir. Les amants ne peuvent que s'inventer l'un l'autre jusqu'à ce que la vérité de leur être les dénude, les dépouille de leur masque, leur tourmente l'âme jusqu'à l'aveu de soi. C'est alors que leur nudité leur devient insupportable. Ils sont Ève et Adam. On les chasse du Paradis Terrestre, et ils vont se noyer dans l'Arno, à quelques mètres des plus beaux tableaux qui les exposent aux yeux du monde.

J' AVAIS LAISSÉ *L'AUTRE* LÀ-BAS, à la porte des *Uffizi*. Je lui avais faussé compagnie. J'avais profité du remue-ménage d'un groupe scolaire devant le comptoir des vestiaires pour m'éloigner en douce. Oui, en douce. Mais au-dedans, c'était le calme le plus violent qui soit. Celui qui précède les grandes crises spasmophiles qui me cisailent la poitrine et me crispent les mains. Des feuilles mortes, mes mains. Vous n'auriez pu les saisir sans les écraser. Des mains de sorcière, les doigts repliés à l'intérieur des paumes. Et le feu qui file sous la peau. Le feu qui court dans le fin réseau du sang.

Peau de chagrin.

Je vous parlerai un jour de ce serpent sous la peau, cette bête griffue, cet *alien*.

De rive à rive, le *Ponte Vecchio*.

Un décor de Puccini pour une mort d'opéra.

Une mort magnifique.

Une aria sublime suivie d'un profond silence.

L'envol précédant la chute d'Icare.

Le monde saisi d'effroi.

Deuil du soleil.

Dans l'eau, quelques remous.

Quelques.

Rideau !

JE N'AVAIS PAS TRAVERSÉ LE *PONTE VECCHIO*. J'étais repartie vers la ville.

Au hasard. Au hasard de la ville.

Je ne vous cherchais plus.

Je pleurais.

Oui, je crois que je pleurais.

IL ÉTAIT TRÈS TARD quand j'avais enfin rejoint ma chambre à l'hôtel Marconi, une chambre triste pour femme seule. Une chambre bon marché sans télé ni téléphone. J'avais longtemps marché sans me décider à franchir le seuil d'un bistrot ou d'une pizzeria. Je fais difficilement ce genre de chose : m'asseoir à une terrasse et commander un café, entrer seule dans un restaurant, choisir un plat, demander où sont les toilettes...

J'avais acheté une bouteille d'eau minérale dans un distributeur et j'étais rentrée en faisant un grand détour par les quartiers déserts au large du centre historique colonisé par les dîneurs.

Ventitre, please.

Le veilleur de nuit m'avait tendu la clé 23 sans lever les yeux de l'écran de son portable.

Buona notte...

La porte de ma chambre refermait curieusement le couloir central plongé dans la pénombre. À l'instant où j'avais introduit ma clé dans la serrure, un bref gémissement avait alerté le silence. Des murmures dans la chambre voisine, des paroles, des rires étouffés, les grincements réguliers du sommier. Puis un cri. Long, rauque. Un feulement...

J'avais refermé la porte violemment et poussé le verrou comme si l'amour risquait de m'atteindre ; de se saisir de moi ; de me couper la gorge.

J'ÉTAIS SEULE. N'était-ce pas ce que j'avais voulu ?

L'homme qui partageait ma vie autrefois m'avait laissé l'usufruit et la nue propriété de cette solitude que je revendiquais comme un droit inaliénable.

Solitude, ainsi t'ai-je appelé, mon unique enfant.

L'homme d'avant ma solitude avait fui une femme sans disposition au bonheur, sans cette aptitude à rire d'elle-même qui force l'indulgence.

L'homme d'avant ma solitude s'effrayait de mes renoncements devant la profusion. De mon refus du pain au plus cruel de ma faim. De mes luttes nocturnes avec la *Bête* qui me parasitait dès que ma vigilance cédait aux instances de l'amour convenu. Dès qu'il s'échouait sur le côté, lourd mammifère comblé, un bras jeté autour de ma taille, comme s'il craignait que je ne lui échappe à l'instant de sombrer. Les âcres marées de son souffle se brisaient sur ma nuque en vaguelettes tièdes. Insensiblement, centimètre après centimètre, je m'écarterais, je me désincarcérais de ce corps devenu intolérable. Je me laissais couler sur le sol glacé de la chambre. Je gagnais la salle de bains à quatre pattes, souple et silencieuse comme un chat.

L'indiscreète nuit se collait aux vitres de la pièce. Le ciel criblé d'étoiles ressemblait à l'écran de veille de mon ordinateur.

C ELA COMMENÇAIT ENTRE LES CUISSSES. La *Bête* s'approchait, l'urticante,

la griffue. Elle rampait sous la peau, serpente en chaleur. Je plongeais les mains dans l'étau resserré de mes jambes. Je tentais de la saisir au cou. Je grattais, grattais... Ma peau se hersait sous mes ongles. Des frises ardentes, parfaitement symétriques, naissaient aux versants de l'aîne. Quand l'incendie commençait à se propager, je m'enfermais dans l'autre chambre, mon asile, ma chambre d'écriture. Je m'y enfermais avec elle, la Bête. Nous étions seules, chacune résolue à tuer l'autre. Chacune fourbissant les armes de l'Apocalypse. *Et c'est par le feu que tu périras...* Le feu, ou l'écriture. Je savais déjà que l'écriture pouvait la soumettre, lui faire lâcher prise, la crucifier, la brûler au bûcher du poème. Et que rien ne serait alors plus jubilatoire pour moi que l'entendre geindre du paradoxal plaisir de tracer sur ma peau les stigmates du mal et d'en mourir.

L'homme se levait... parfois. Il frappait à la porte : tu es là ? À nouveau ? Il disait : viens dormir, viens. Il me demandait de revenir dormir près de lui, au chaud de lui.

Je ne répondais pas. J'entassais mes bouchons de mousse plus profondément dans mes oreilles. Ne rien entendre. Ne rien savoir. Ne rien dire. Gagner l'espace sourd et aveugle, le ventre matriciel où nous sommes toujours intimement mêlés l'un à l'autre, chairs indissociées, le poème et moi, l'un tenant l'autre par le cou, par la taille ; l'un dans l'autre enclavés.

Il demandait à travers la porte : tu as ton mal ? Il disait *ton mal*. Je ne lui avais jamais parlé de la *Bête*. Il demandait parfois si je voulais quelque chose, du café ? Mais il savait que ça allait durer, comme la crampe qui arquait la plante de mes pieds à l'instant d'entrer dans le lit. Que ça durerait aussi longtemps que cette chose était là, en moi. Au-dedans de moi. Aussi longtemps qu'elle ne cracherait pas les mots

qu'elle amassait en moi. Il savait que ça passerait, comme les autres fois. Il ne pouvait rien faire pour moi. Rien dire. Il allait se recoucher. J'entendais craquer les lattes du sommier. Je l'entendais retendre les cordes de son souffle. Je souriais, parfois, des piteuses improvisations.

JE ME TENAIS LONGTEMPS ASSISE devant ma page vierge, je n'écrivais pas. Pas encore. J'attendais. Je frissonnais, mes pieds nus posés sur le sol glacé. C'était par là qu'elle revenait, la *Bête* ; par la plante des pieds dès que l'arc de la crampe se desserrait. Alors la démangeaison s'insinuait aussitôt entre les orteils et gagnait mes chevilles par le dessus des pieds. Anneaux de lave. Chevilles aux fers chauffés à blanc. Rien n'y faisait, je me frottais les pieds l'un contre l'autre. Les ongles durs de mes gros orteils traçaient sur ma peau des lignes qui se croisaient et se gonflaient en un entrelacs de cordes rouges. Treillis de feu. Pas de rémission possible. Pas de parade. L'attaque commençait ; l'invasion lente, l'inéluctable conquête sans sommation, sans bruit, sans armes. Rien en moi ne pouvait opposer de résistance. Je me savais vaincue d'avance ; corps d'ores et déjà livré comme page blanche aux supplices des mots séquestrés. Bientôt la brûlure s'enroulait autour des mollets, conquérait les moellons des rotules, avant de se tapir, effilée de fièvre, dans le creux des genoux. Mes mains s'épuisaient à gratter, racler, herser une peau qui se gaufrait de cloques brûlantes. Le feu y couvrait un moment. Illusion d'un repli. Puis brusquement l'incendie se propageait vers les larges champs des cuisses et la combe du ventre. Tout s'enflammait. Tout s'attisait et se consumait. Mes mains n'en pouvaient plus de tordre et pétrir ; les mains égratignaient jusqu'au sang. Mais le combat était inégal. Sous mes mains, sous mes ongles, les mots se liguèrent en cordes dures qui s'inséraient sous la peau et y traçaient des alphabets sibyllins. Bientôt, c'est tout mon dos qui rougissait et se cabrait. Je me consumais vivante sur ma chaise tandis que la *Bête* s'amusait férocement. Elle courait le long des côtes, encerclait mes seins, lançait l'ultime assaut et plantait, victorieuse, son ergot dans mon cou.

Venaient les larmes...

LIL REVENAIT FRAPPER À LA PORTE. C'est cette voix-là que j'aimais, sa voix de derrière la porte. J'avais alors le sentiment qu'il m'aimait. Qu'il avait le souci de moi. Une bulle d'amour – oui, d'amour – éclatait dans mon cœur.

Il disait :

« Ouvre. Ouvre donc !

Laisse-moi entrer. Je sais qu'il est là, ton mal. Il ne faut pas le laisser faire. J'ai tes comprimés...

Tu entends ?

Tu m'entends ? »

JE RELIS PARFOIS CE TEXTE que j'avais écrit à la fin d'un combat plus violent que les autres.

Elle pleure. Elle est debout, nue. Nu-pieds sur le lino glacé. Elle est buisson ardent. Elle est parchemin gravé au verso par un stylet rougi dans la braise, paumes et bras marqués. Pyrogravure à vif. Dermographisme par transparence.

– Ouvre donc !

Il secoue la porte de la chambre.

– Ouvre !

Lentement, pour ne pas attiser la grande flamme ; lentement, pour que la cendre de son mal ne s'évente pas au-dehors ; lentement, elle va vers la porte.

– Ouvre...

Elle est devant la porte, corps marqué au fer rouge. Estampillé. Corps habité de feu. Elle est debout ; elle est le texte révélé sur sa peau.

Mots de l'Enfer.

Chagrin des mots dans la peau.

Peau de chagrin.

– Ouvre...

Elle tourne la clé, recule tandis qu'il pousse la porte.

– C'est fini, lui dit-elle.

Il ne la touche pas.

Il la lit.

MA CHAMBRE À L'HÔTEL MARCONI ressemblait étrangement à la petite chambre où je me réfugiais la nuit, quand le feu s'emparait de moi. Peu de meubles. Un confort sommaire. C'est toujours la chambre où j'écris ; la chambre où je m'endors en laissant les lampes allumées. L'obscurité m'angoissera jusqu'à l'ultime reddition de mon souffle, jusqu'à l'instant où je la laisserai effacer les contours de ma vie.

Je dors seule depuis le départ de l'homme d'avant ma solitude. Ni reproche ni chagrin. Aucune nostalgie.

J'étais rentrée un soir un peu plus tard que d'habitude. Il n'était plus là, c'est tout. Il n'avait laissé aucun message sur la table de la cuisine, pas même une enveloppe récupérée dans un tiroir où il aurait écrit au crayon, côté verso : « Je te quitte ». Non, rien de tout cela. Seul, son vieux loden vert foncé, qu'il ne portait plus depuis des années et dont jamais – il l'assurait avec une sincérité enfantine – il ne se séparerait, avait disparu de la penderie.

VOUS N'ÊTES PAS ENTRÉ tout de suite dans ma vie. Les hommes ne sont pas interchangeables. Plus aucun homme, d'ailleurs, n'a franchi le seuil de ma chambre à coucher. Pourtant je vous l'assure, je ne souffre pas de la langueur ou de la rageuse frustration des femmes que l'on ne touche plus. La *Bête* a incendié ma faim et mes désirs. Je suis devenue une terre brûlée, une terre stérile.

Malgré tout, je le sens, elle attend.

JE VOUS DOIS UNE CONFIDENCE. Depuis que *je pense à vous*, je change les draps de mon lit chaque samedi. J'imagine que vous n'aimez que les draps blancs, les draps craquants qui fleurent bon le jasmin et la rose sauvage. Chaque samedi soir, j'écoute les *Lieder* de Schubert en me brossant longuement les cheveux. Ma lingerie est discrète et raffinée. Je la choisis blanche en vous supposant des préférences romantiques. Mais jamais je ne me contemple, vêtue de si peu, dans le miroir de ma garde-robe. Un corps maigre et froid dans un emballage de luxe !

C'est à mourir de rire.
Ou de honte.

Oui, à mourir.

J'AIMERAI QUE VOUS SACHIEZ que je fais le ménage pour vous. Je range mes livres. Je ne les range que le samedi. Je les appelle l'un après l'autre ; j'énonce leur titre. Je les empile entre les meubles, le long des murs. Ils jalonnent mes chemins intérieurs et les étroites voies d'accès vers le lit, le fauteuil, la table et la porte du corridor.

Le samedi est un jour cérémoniel, le jour d'agitation d'une seule abeille dans la ruche silencieuse de tous les autres jours.

À la tombée du soir, je dispose deux verres à porto sur le petit plateau d'argent posé sur le lit. J'entre en l'attente du coup discret que vous frapperez bientôt à la porte de ma chambre. Quelle chemise porterez-vous ce soir ? Quel chapeau ? Quelle sera l'expression de votre visage ? Le mot que vous viendrez déposer sur mes lèvres ? Le premier mot.

Le samedi, je fais « comme si ».

F LASH BACK. HÔTEL MARCONI. Florence. Première et dernière nuit. Je

m'étais assise à la petite table collée au bout du lit. Une revue y traînait, *Glamour Italy* avec une fille en couverture qui semblait n'avoir été créée que pour ça : poser nue pour la couverture d'un hebdo destiné à pimenter les fantasmes des clients de passage. J'avais feuilleté la revue par désœuvrement et l'avais refermée en bâillant d'ennui. Une triste lumière économe s'égouttait de l'ampoule du plafonnier. Il était près de vingt-trois heures déjà. Il faisait très chaud dans la chambre. Pourtant, je frissonnais. Je m'étais finalement couchée tout habillée, sans me laver, douloureusement consciente que ce voyage était une erreur, une méprise. Que je ne vous rencontrerais pas ici, à Florence parce qu'il n'y avait aucune raison pour que vous soyez ici plutôt qu'ailleurs. Et que *penser à vous* ici provoquait en moi une fièvre dont je ne pouvais pas maîtriser les effets. Je grelottais sous la couette, le ventre crispé sur une faim que j'entretenais depuis la veille de ce voyage. Je comptais les heures à rebours : sept heures, six heures encore jusqu'au petit-déjeuner, jusqu'au café brûlant qui porterait à tous les étages de mon corps la bonne nouvelle du pain fraîchement défourné. À quatre heures dix-huit exactement – l'horloge numérique de mon GSM n'a pour les insomniaques que peu de compassion – ma décision de quitter Florence était prise. Je m'étais fait couler un bain. Tant pis pour les voisins qui barbotaient dans leur félicité amoureuse. Ensuite je m'étais installée à la petite table au pied du lit et j'avais écrit sur le corps dénudé de la belle fille de la couverture : *Je pense à vous*. La faim m'avait totalement quittée. J'avais poussé ma chaise sous la fenêtre et j'avais attendu, les bras croisés sur mon sac de voyage, que le jour risque ses premiers pas sur les toits de la ville, avant de descendre à la réception, payer ma nuitée sans petit-déjeuner et me diriger vers la gare.

J'AVAIS QUITTÉ MON HÔTEL à l'heure où les derniers chats de nuit regagnent leurs soupentes. Rien ne me pressait vraiment. La gare n'était pas loin, et j'avais quelques longues heures à meubler avant de prendre le train qui me ramènerait à Paris à l'heure où les chats de là-bas briquent leurs griffes sous les ponts de la Seine. J'aurais sans doute pu rester au lit, essayer de dormir ; j'aurais pu attendre le petit-déjeuner et grignoter quelque chose, boire un café, n'importe quoi, réconforter un peu ce corps perclus de fatigue et de faim. Mais mon intuition se faisait pressante : vous n'étiez pas à Florence, je n'avais plus rien à faire ici.

Je m'étais mise en route, frissonnante sous la petite pluie entêtée qui rendait les dalles des trottoirs dangereusement glissantes. Je marchais au ras des façades en contournant les obstacles que la nuit citadine s'acharne à jeter sous les pieds des passants : poubelles renversées, cadres mutilés de vélos enchaînés, canettes vides, papiers gras, flaques suspectes, crottes de chiens... Je marchais sans lever la tête vers un ciel à la gueule de bois, que le fracas des camions-poubelles et le martèlement des marteaux-piqueurs dans les flancs des rues éventrées rendaient plus grincheux encore.

Je vous le concède, traverser la *Piazza della Signoria* n'était pas l'itinéraire le plus direct pour rejoindre la gare. Mais – ne vous l'ai-je dit déjà ? – j'avais le temps. Je m'étais même accordé le long plaisir de suivre d'un regard un peu troublé les ruisselets de pluie sur le corps nu de David. Ensuite, je m'étais engagée – non sans appréhension : n'y avait-il pas un garde aux aguets, prêt à bondir sur moi, la bouche collée à son walkie-talkie ? – dans l'allée centrale des *Uffizi*, dont j'avais été si rudement chassée la veille après-midi ? Je n'avais pas le choix des risques. *L'Autre*, celle qui n'avait pas cessé de vous attendre à l'entrée du musée, celle qui ne cesserait jamais de vous attendre, il fallait la décharger de sa mission. La délester de son espoir. La

persuader de lever le camp et de se laisser conduire, vaguement hébétée, jusqu'à la *caffetteria* la plus proche.

Lui offrir un café brûlant.

JE M'ASSOUPISSAIS PETIT À PETIT dans un engourdissement chaleureux

où se posaient parfois, petites abeilles affairées en quête du nectar providentiel, les rumeurs chantantes des clients attardés autour des tables dispersées. J'imaginai la danse butineuse au-dessus de ma tête, tandis qu'au loin, dans les lieux reculés aux frontières du silence, les sons, les rires, les grincements de chaises, les cliquetis de vaisselle, quelques bribes de mots, la sonnerie persistante d'un téléphone, tout cela n'attendait qu'un cillement de mes paupières pour déferler dans ma conscience.

– *Elle dort, la dame ?*

La question ne m'avait pas surprise. C'était un petit garçon qui l'avait posée en français à sa mère, une jeune femme au visage exténué, qui venait de s'installer à la table voisine de la mienne.

– *Chut !* avait-elle répondu en rappelant l'enfant à elle. *C'est très impoli, ce que tu fais, Claudio. Très mal élevé.*

Sans doute s'attendait-elle à un mot, un signe de ma part : *Laissez... Ce n'est rien.* Un sourire. Mais c'est mon regard qui avait fait reculer l'enfant, mon regard sévère, mon regard sans douceur. Non, je ne dormais pas. La *caffetteria* était pleine de gens bigarrés. Le folklore bon marché des tenues estivales *made in India*. On y parlait toutes les langues. Le français aussi. Le français surtout. Un bref instant, je m'étais demandé si j'étais toujours bien à Florence. Puis le garçon était passé : *Si, Signora ?...*

Et j'avais recommandé un *caffè americano, please.*

IL ÉTAIT PRÈS DE DIX HEURES DÉJÀ. J'avais calculé que si je me remettais en route une demi-heure plus tard, j'atteindrais la gare vers onze heures. Avec un peu de chance, je trouverais peut-être une place dans le train de Paris qui démarrait à treize heures trente, selon l'horaire que j'avais consulté presque distraitement la veille, à mon arrivée. Quitte à voyager en première. Après tout, l'argent épargné sur les repas manqués m'autorisait bien un tel luxe.

Il me restait une demi-heure avant de faire le premier pas sur le chemin de mon retour. C'était encore trop tôt pour commencer le décodage de mes sentiments. Trop tôt pour faire le point de mes intuitions, mes infortunes, mes fantasmes ; pour faire la part du rêve. Trop tard, sans doute, pour me prendre en flagrant délit de folie douce, de désir... Oui, de désir. Je sirotais mon café en évitant de regarder autour de moi. Peur de vous reconnaître enfin parmi tous ces visages rieurs à l'instant de quitter le lieu de notre improbable rencontre ? En levant les yeux par-dessus le bord de ma tasse, j'avais croisé le regard las de ma voisine. L'enfant accroché à son bras appelait : *mamma, mamma...* Ça voulait dire : je suis là, regarde-moi, touche-moi, écoutemoi. *Mamma, maaaa-mma...* Un rappel à l'ordre d'une existence parasitaire, une injonction à la présence physique exclusive de celle qui ne cesserait jamais d'être cette receleuse d'amour intarissable où aller se nourrir. *Mamma !* Je l'entendais soupirer. Je l'entendais répondre et consoler. Je m'entendais, moi, prononcer ce mot-là, *maman*, avec le dégoût violent qui m'avait brutalement assailli le jour où ma mère m'avait confié ces « choses qu'on dit entre femmes » quand le ventre fait mal et que le ventre saigne de l'éternelle blessure au sexe de l'enfance. J'avais seize ans. C'est à cet âge que j'avais cessé de l'appeler *maman*, depuis cet âge sans possible tolérance. « Maman » était tombé dans le lexique des mots à connotation vaginale qui m'écœurent encore depuis que ma mère avait évoqué ma mise au monde aux forceps. Elle en sentait

toujours les cicatrices intérieures, disait-elle en pressant les doigts sur son bas-ventre, ce ravaudage de chairs déchirées, devenues insensibles. La nausée m'avait submergée. L'évocation même de cette scène en fait remonter l'âcreté dans le fond de ma gorge. J'avais regardé cette main posée sur le ventre de ma mère. J'avais imaginé les doigts de cette main parcourant les tranchées intérieures que ma laborieuse naissance y avait creusées. Et les flots de sang noir qui m'avaient rejetée sur le flanc maternel...

LA JEUNE FEMME S'ÉTAIT LEVÉE. Elle avait installé l'enfant dans sa poussette. Je crois lui avoir souri. J'avais souri à la mère alors qu'elle s'éloignait déjà, poussant devant elle une voiturette chargée d'un sac de voyage et d'un enfant qui pleurait.

L'enfant recelé qui pleurait en moi.

N EUF HEURES DE VOYAGE. Ou un peu plus. Comme prévu, il restait quelques places en première classe. Sièges moelleux en velours grenat. Service et attention compris. L'espace à profusion pour étendre les jambes loin devant soi.

À l'instant où le train s'était ébranlé, un homme s'était littéralement jeté dans le siège voisin du mien. *De justesse*, avait-il dit en s'excusant pour la brusquerie de son entrée en scène. En vérité, j'aurais dû lui céder la place et me replier dans la sienne, car j'occupais son siège près de la vitre. Mais ce monsieur avait spontanément refusé ma proposition de lui restituer sa place réservée. *Restez-y*, avait-il insisté, *j'ai tellement à faire que la tentation de regarder défiler le paysage me causerait trop de retard dans mon travail...* Les heures de train, avait-il ajouté pour me faire bien présumer de l'importance de ce travail, *sont des heures de grande concentration dont personne ne vient me distraire, en général*. J'avais traduit : tu sais donc à quoi t'en tenir, toi qui n'as rien d'autre à faire, que de te glisser un épais coussin d'images sous la tête et de dormir dessus. Rien de vraiment excessif dans tout cela. Juste ce rien de frime qui m'avait fait sourire avec indulgence et fatalisme aussi, bien convaincue que les cernes sombres sous mes yeux, mes joues creusées de fatigue ou le lourd désordre de mes cheveux excluaient d'office toute méprise de séduction de ma part. À mon grand étonnement, il m'avait tendu sa carte. Le nom et le titre qui s'y étalaient suffisaient à eux seuls à lui garantir à vie le privilège de voyager en compartiment privé, climatisé et sécurisé. Je devais en être bien consciente : *Jean-Robert Gaultier de Faymonville, directeur général délégué de la BPCI* – ou était-ce la *BICP* ? une banque sans nul doute – était assis à côté de moi dans un train qui filait vers Paris.

– *Enchanté, Madame... ?*

Pourquoi avais-je eu l'idée saugrenue de me faire appeler *Laurent, Virginie Laurent, de Bruxelles*, par cet homme qui oublierait l'info

aussitôt après l'avoir encodée, traduite en langage binaire, dans la mémoire Ram de son ordinateur cérébral intégré !

Madame Laurent... Je riais en douce. Il était évident que monsieur Gaultier de Faymonville n'avait jamais entendu parler de la vieille dame de la publicité pour Télé Secours...

– *Voyage d'affaire ? Shopping ? Florence est une ville si riche...*

– *Non*, avais-je répondu, un peu évasivement, tandis qu'il installait son ordinateur sur la tablette accrochée au dossier du siège qui lui faisait face. *Voyage privé, je suis passionnée de... peinture. De la Renaissance surtout, voyez-vous ? Botticelli... Oui, surtout Botticelli...*

Il avait levé les yeux : *Ah ! Botticelli, vraiment...* Étrange lueur d'intérêt dans ce regard qui dodelinait entre admiration et spéculation.

La sonnerie discrète du téléphone portable de J.-R. Gaultier de... avait heureusement rompu l'amorce d'une conversation qui aurait pu devenir périlleuse pour moi. J'avais calé ma tête dans l'encoignure matelassée de la fenêtre, et je m'étais rapidement endormie, bercée par le chuchotement que diffusait son oreillette et le cliquetis du clavier de l'ordinateur qui prospectait à deux cents kilomètres à l'heure les champs d'investissements du monde électronique.

C'EST CE RÊVE QUI M'AVAIT RÉVEILLÉE, ce fichu rêve qui me ronge le sommeil jusqu'à ce que je lui cède tous les droits sur les vastes étendues de mon inconscience.

Ça commence toujours par une voix qui demande : *Est-ce que je vais en mourir ?* Cette voix n'est pas la mienne, du moins, je ne la reconnais pas comme mienne dans l'arrière-fond du rêve. La question est posée de façon monocorde, indifférente même, dépourvue de toute émotion face à l'indicible prédiction d'une mort en chemin, une mort qui va et qui tire la rêveuse derrière soi par les cheveux, comme une longue plante molle, arrachée tout entière de sa terre avec ses racines échevelées. Personne ne répond à cette question. Sans doute ne sollicite-t-elle aucune réponse directe. C'est une interrogation qui se retourne sur soi-même, qui s'autodétruit. Parfois le lieu du rêve se dévoile. L'image virtuelle perdure un peu au-delà de l'éveil. Le souvenir que j'en ai reste cependant souvent flou. C'est un lieu confiné : une chambre, un confessionnal, un cabinet médical... Un endroit où quelque chose se dit à mi-voix, se confie, s'avoue. Ce n'est pas le rêve en soi qui m'éveille. C'est la terrible sensation que le rêve sort de moi comme un ténia de sang noir. Un monstre. *Vous souffrez d'aménorrhée*, avait conclu le médecin que j'avais consulté en cachette de ma mère quelques mois après l'arrêt de ce qu'elle appelait mes « menstrues ». J'appelais cela mes « monstrues ». J'avais seize ans. Beaucoup de choses sont advenues cette année-là. *Est-ce que je vais en mourir ?*... Un souhait déguisé en question, en fin de tout déjà, en faim de rien. Mon corps, m'avait dit le médecin, n'est que l'exécuteur des ordres de mon âme. J'avais entendu « désordres ». Le mot *aménorrhée* fondait lentement dans ma bouche comme un gros bonbon écœurant. Aménorrhée... Le mot me plaisait. Je m'étais dit qu'Aménorrhée eût été un beau prénom à porter. La voix chantante de ma mère aurait soulevé la troisième syllabe vers les aigus quand elle m'aurait appelée de la fenêtre de sa chambre : AmÉNOrhée !... Aménooooorrhée !... Un

mot difficile à écrire, cependant. Aussi difficile à écrire qu'*abhorrée* ou *exécree*.

Aussi difficile à entendre qu'*aimée*.

VOUS VOUS DÉBATTEZ TOUJOURS comme ça quand vous dormez ? La voix de J.-R. Gaultier de... trahissait la plus totale incrédulité. Il avait ajouté : *Contre quoi vous battez-vous ? Ou qui ?*, mais n'avait marqué aucun intérêt pour l'improbable réponse.

J'avais néanmoins accepté la tasse de thé – *ou autre chose*, avait-il ajouté – qu'il m'offrait de consommer au wagon-restaurant du train. *Pour me remettre les idées en place.*

Remettre en place ! Les idées, les rêves. Ranger. Arranger. Faire place nette. Jeter les fantômes par-dessus bord et les regarder s'écraser sur les parois mobiles des paysages entrevus. Vider l'écran. Nouvelle page.

À mon propre étonnement, je m'étais levée. J'avais suivi cet homme trop sûr de soi dans le couloir central ; j'avais traversé à sa suite les regards étrangers des co-voyageurs, un peu gênée quand même par ma propre lâcheté, cette incapacité récidiviste aux moments les plus délicats à refuser quelque chose dont je pressens vaguement le danger. Le fait était là cependant ; irréfutable. Je suivais un inconnu pour un tête-à-tête qui risquait, le contexte et le parfait anonymat aidant, de prendre des allures plus intimes. Oh ! je n'avais rien d'une prude par défaut. Mais eux, ces gens-là qui levaient distraitements les yeux de leur journal ou de l'écran de leur *Blackberry* à notre passage, quelle image furtive saisissaient-ils de ce couple si dépareillé ? Pouvaient-ils croire un seul instant que l'élégant quinquapoir et sel en deux-pièces Dolce Gabbana qui remorquait dans son sillage discrètement parfumé une femme chiffonnée en jeans et t-shirt plus très nets se valorisait de cette aubaine ? Je traînais les pieds à dessein...

En me retournant pour apercevoir le siège côté fenêtre où j'avais imprudemment abandonné ma veste, j'avais réalisé que je me trouvais sur la ligne de partage des directions, exactement à l'endroit où, en d'autres circonstances, j'aurais eu le choix de faire demi-tour et de repartir dans l'autre sens. Mais Gaultier de... s'était arrêté pour m'attendre.

– *Allons, venez...*

Je l'avais rejoint.

La porte du sas d'entrée dans le wagon-restaurant s'était rétractée devant nous dans un bref soupir mécanique. Gaultier de... s'était effacé pour me céder le passage :

– *Après vous, très chère...*

UNE SALLE DE RESTAURANT ÉTROITE, tout en longueur. Au sol, de la moquette grège. Des tentures grenat repliées en accordéon de chaque côté des fenêtres. Les tables jumelles sont rangées de part et d'autre du large couloir central. Deux fois deux personnes peuvent y prendre place. Les numéros pairs sont à droite en entrant ; à gauche, les impairs. Sur chaque table, une lampe à abat-jour de la même couleur que les tentures. La musique est présente, mais discrète. Un léger tangage ajoute au charme particulier de ce lieu sans racines ni repères, lancé à très grande vitesse sur les voies qui relient ou séparent les grandes villes des hommes.

Le bar-restaurant du Florence-Paris.

IL DEVAIT ÊTRE SEIZE HEURES. Des bruits de vaisselle déplacée provenaient du bar tout au fond du wagon. À première vue, la salle du restaurant semblait vide. *Serions-nous les seuls clients ?* Gaultier de... prenait le temps de choisir sa table. À gauche ? À droite ? Il s'était soudain décidé pour la table dix-huit qui disposait de la totalité d'une fenêtre et m'y avait accompagnée avec une courtoisie de parade qui dénotait sa grande habitude des restos accompagnés.

– *Thé ?... Café ?... Alcool ?...*

J'avais opté pour le café. Noir, sans lait avec trois morceaux de sucre, avais-je précisé. Trois. À l'instant où le garçon emportait la commande, le portable de J.-R. Gaultier de... avait sonné. Il s'était excusé et s'était éloigné dans le couloir central pour répondre plus à l'aise.

– *Veillez m'excuser, très chère !...*

Je me détendais enfin. J'avais allongé les jambes loin sous la table et je goûtais ces minutes exquises de totale vacuité. Là-bas, tout au fond de la salle, J.-R. Gaultier de... parlait en se dandinant drôlement d'une jambe sur l'autre. La conversation s'éternisait... L'attente du café aussi.

Il y eut alors un léger mouvement dans l'une des alcôves de l'autre rangée. Très léger, vraiment, mais suffisant pour me distraire de cette léthargie. Quelqu'un se trouvait là, une personne que je ne voyais que de dos et qui donnait l'impression d'être plongée dans la lecture. Livre, journal ? La carte, tout bêtement ?

Je ressentis une impression bizarre. Je pressentais confusément que ce qui était là me concernait. Mon cœur s'arrêta un instant de battre lorsque mes yeux se posèrent sur l'imperméable beige jeté négligemment sur le dossier.

JE ME SOUVIENS DE MA FUITE. Le brusque rot du sas. Mon doigt coincé dans la griffe de la porte coulissante. Coup de lance fulgurant jusqu'au cœur. Puis ma course à rebours dans le couloir du compartiment. Les regards étonnés des voyageurs de première. *Ce n'est rien... Juste cette femme qui...*

J'avais raflé mon sac de voyage et ma veste que j'avais abandonnés sur mon siège pour suivre Gaultier de... Je ne pensais qu'à une chose : fuir ; remonter le train à contrecourant ; trouver la seule, l'improbable issue non verrouillée et me lancer, m'esquiver ; m'échapper vers le large, le grand large, l'illimité. Mais chaque sas de passage était une écluse à franchir. Je m'y échouais comme une baleine désorientée, un poisson d'eau douce égaré dans un océan de méprise. J'en ressortais plus égarée encore, pour reprendre aussitôt ma progression chaotique et obstinée dans le couloir central des voitures successives. Puis ce fut la dernière, la plus éloignée de l'illusion ; un havre inespéré, bavard, rieur, bordélique, sorte de médina cosmopolite débordant des sièges et des porte-bagages. Miracle ou pur hasard ? J'avais avisé un siège libre – le seul sans doute – dans un carré occupé par deux jolies Florentines, toutes deux adorablement blondes, assises côte à côte dans le sens de la marche du train. Un jeune homme, pétrifié par les basses tambourinant dans ses oreillettes, était assis en face d'elles, le corps raidi en une longue diagonale à peine posée sur le bord du siège. Les filles s'étaient brusquement arrêtées de palabrer quand j'avais bondi par-dessus les jambes du jeune homme pour m'affaler dans le siège voisin. À peine avais-je fermé les yeux, épuisée, encore vaguement inquiète, que le babillage florentin reprenait son cours, un ton en dessous.

Ma fuite s'arrêtait ici. Je m'étais paisiblement endormie, bercée par la rumeur chantante des voix des jeunes filles et les menus frottements, claquements, chuintements, clapotis des outils de beauté

dont elles faisaient usage.

P ARIS, ENFIN.

Paris, terminus.

Soudain, l'effervescence dans le couloir central de la voiture, gestes entrecoupés d'exclamations et de pleurs d'enfants trop vivement réveillés. Des bras se levaient sur les quais. Des rires fusaient, des baisers volaient. Les deux jeunes femmes s'ébrouaient en gloussant.

Paris, si, si, Paris...

Par lentes saccades, le train se vidait de ses occupants. Défilé de familles bariolées, de couples enlacés, de femmes et d'hommes traînant des valisettes sobres. Beaucoup d'hommes. Aucun ne ressemblait à J.-R. Gaultier de... L'avais-je également imaginé, celui-là ? Je fus la dernière à sortir de la voiture : j'avais guetté en vain le passage d'un imperméable beige.

Paris sans vous.

À quoi bon.

VIVRAIS-JE MIEUX si vous n'étiez que présence et absence ? Si, entre

le plein et le vide, entre *J'ai envie de te voir* et *Allez, on s'appelle ?*, la persistance de vos traces s'estompait sur ma peau ?

Vivrais-je mieux si, la porte à peine refermée, je me mettais aussitôt à rassembler dans un panier à linge le doux désordre des vêtements éparpillés de la porte d'entrée jusqu'au lit ?

Ma vie serait-elle vraiment autre chose qu'un jour succédant à un autre si vous étiez l'amant inscrit à l'agenda chaque samedi soir, l'unique amant pour qui je changerais les draps du lit et que je recevrais dans de nouvelles robes qu'il ne remarquerait pas, tout occupé à tenter de m'en débarrasser au plus vite ?

Comment savoir ?

Je ne devrais pas me poser ces questions au moment où je me mets au lit avec un livre chargé de la terrible responsabilité de me pousser dans les abysses du sommeil.

C E SOIR, MA FEUILLE ME RÉSISTE. *Je pense à vous* bouillonne au fond de moi comme un lac de lave prêt à se répandre, à tout brûler, tout calciner – la chair ne sera pas épargnée –, à se laisser durcir autour de la proie qu'il a saisie et embrasée ; la proie dont il a aspiré le souffle, gobé l'âme.

Je brûle de froid.

Le feu m'imbibe.

Je frissonne.

Mes ongles hersent ma peau. La Bête rôde et plonge jusqu'au fond de mon ventre.

La combattre.

La vaincre.

L'arracher de moi...

Elle est forte. Elle résiste. Elle triomphe déjà. Mais je me jette hors du lit, je la traîne à la salle de bains. L'eau glacée. Mon corps hurle. S'apaise. Larmes enfin. Restent les griffes sur ma peau. L'écriture du diable.

Me reste l'écriture.

Je suis revenue m'asseoir à ma table. J'écris *Je pense à vous*. Je pense vraiment à vous.

À vous.

Oui, vraiment.

LA VIEILLE DAME DU DEUXIÈME est partie en maison de retraite. Elle s'y était bien préparée, m'avait-elle expliqué un soir, alors que nous gravissions ensemble l'escalier qui mène à nos appartements respectifs. Il faut être attentive aux symptômes, ne pas vouloir les ignorer. C'est le verre qui s'échappe des mains, une chute sans raison entre la table et le frigo ; ce sont les pensées qui tournent en rond dans la tête, les pas comptés, l'essoufflement... Puis un jour, plus personne à appeler au téléphone, si ce n'est le livreur du supermarché le vendredi après-midi. Non, plus personne, avait-elle répété avec tristesse, depuis que sa dernière parente était morte l'été dernier, une cousine lointaine ; peut-être même pas cousine... D'ailleurs, elles n'avaient jamais pu retrouver la trace de leur ancêtre commun. Mais cela importait-il vraiment ? Elles s'appelaient « cousines », et c'était suffisant pour qu'une famille existât autour d'elles.

– *Et vous, avez-vous de la famille ?* m'avait-elle demandé en s'excusant aussitôt pour l'indiscrétion.

La question m'avait prise au dépourvu.

Avez-vous de la famille ? Avez-vous du pain ? Du beurre à étaler sur votre pain ? Avez-vous du courage, de la chance ? Avez-vous du temps, assez d'espace, de l'argent ?

J'avais hésité.

– *De la famille ? Oui... Comme tout le monde, je crois. De la famille... Plus mes parents, bien sûr. Un frère encore. Un petit-neveu parti avec sa mère. La vie sépare.*

Elle avait opiné, gravement, tristement. Puis elle avait dit :

– *Oui, la vie sépare autant que la mort. Peut-être plus encore. Peut-être plus.*

LE JOUR OÙ la vieille dame a quitté l'immeuble, seule, au bras du chauffeur du taxi social affrété par la maison de retraite pour le déplacement des pensionnaires, j'ai réalisé que j'ignorais son nom. Elle était « la vieille dame du deuxième », la vieille qui nourrissait les pigeons du parc.

Elle s'était retournée avant de monter dans la voiture. On l'avait installée à l'arrière, comme une reine. Et comme une reine, elle m'avait fait un signe de sa main gantée de blanc. Elle partait, vêtue de dimanche avec, sur la tête, un petit chapeau de messe gris clair assorti à la couleur de ses cheveux.

C'est à l'instant où la voiture s'était glissée dans le flux constant du trafic ; à l'instant où le geste d'adieu furtif d'une vieille dame sans nom se noyait dans le chaos des gestes gratuits de passants sans visage, que m'avait frappée le sentiment d'une perte.

« Je n'ai pas de regret. Non, aucun regret. J'ai eu ce qui me revenait ici-bas. On verra plus tard... »

C'étaient ses dernières paroles entre deux étages, entre deux époques de vie. Elle m'avait souri, ce soir-là, avant de refermer la porte de son appartement. Un drôle de petit sourire. Un petit sourire drôle. Je m'étais promis de lui rendre visite, puis j'avais oublié.

Quels regrets aurai-je, moi ?

Quels regrets soigneusement gardés, étiquetés, répertoriés dans les coffres des âges de ma vie ?

Ma vieille amie aurait sans doute souri avec bonté si je lui avais confié que mon plus grand regret de petite fille avait été de n'avoir pas eu de cousine ; quelqu'un de mon âge, entre sœur et amie. Entre rivalité et complicité. Ma petite voisine jouait parfois ce rôle par défaut. *On disait qu'on était cousines...*

O*N DISAIT* qu'on n'avait plus de papa ni de maman... *On disait* qu'on était perdues dans le bois et qu'on entendait le loup...

On disait que...

Trois mots pour changer de monde, de destin ; trois mots magiques pour changer l'injuste répartition des rôles, la fatalité d'un sexe ou d'un prénom, les prévisions de l'attendu.

J'ai longtemps prolongé le jeu. Je le prolonge en écriture. Chaque livre atteste d'une vérité advenue par le miracle de l'illusion.

Ou de l'amour.

J OUEZ-VOUS PARFOIS AUX DEVINETTES ? Prenons celle, par exemple, des amants célèbres souvent proposée par ces magazines qu'on feuillette distraitement dans la salle d'attente chez le dentiste. *Réunissez au moyen d'une flèche les couples mythiques.* J'ai toujours fait de bons scores à ce type de jeu de mémoire : Musset et George Sand, Abélard et Héloïse, Aragon et Elsa, Paul et Virginie, Ulysse..., Tristan..., Roméo... Victor et Juliette, Léon... Léon ? Je retrouve à l'instant le triste souvenir d'Emma Bovary !

Et si ce soir, *on disait* que j'étais Juliette et vous, Victor. Si *on disait* que mon amour vous avait inspiré les plus beaux, les plus troublants des vers.

On disait que j'étais morte en votre éternel regret.

Quelle amante faut-il avoir été, quelle adoratrice, quelle amoureuse immodérée, quelle secrète martyre de la jalousie ou du pardon, pour mériter que l'amant pleure, à sa mort, *cet amour qui était faute, et qui devint vertu* ? (Victor Hugo) Ô mon improbable Victor, où sont les lettres que j'ai reçues de vous et que je recopiais jusqu'à en connaître par cœur la moindre rature, les singulières extravagances de votre écriture, les adorables fautes d'orthographe ? Qu'avez-vous fait, mon oublieux amant, de celles que je vous écrivais dans le secret espoir qu'elles vous inspireraient quelque poème immortel qui me ferait patienter jusqu'à l'aube lointaine de votre visite ?

Croyez-vous que je m'égare ? Que mon esprit tourne en ronds de plus en plus difformes dans la vacuité de l'obsession de vous ?

IL EST DES SOIRS où le sommeil m’empoigne et me jette dans ce trou noir où s’entassent les rêves fulgurants dont la mémoire se débarrasse. C’est mon propre cri qui me réveille. Ces nuits-là me ramènent inévitablement au clavier de mon ordinateur.

Écrire.

Jeter mes mots sur l’écran blanc.

Pénétrer dans le seul lieu de vérité possible qui me soit accessible.

Je me demande encore parfois si Florence est de cette vérité-là. J’en arrive même à me persuader que la carte postée à Florence a été adressée à une homonyme habitant sous mon toit ; une intruse qui squatte ma vie, mes jours, mes nuits et qui vous tutoie, vous, de tout son corps.

Je la hais.

MON ÉDITEUR N'EST PAS CONTENT. Le rappel à l'ordre est sec et impératif. La question, brutale : où en est le manuscrit annoncé depuis plus de six mois ? Je demande un report de date. Quelles raisons ? Trop de chahut dans ma tête. Ce soir, j'ai envie de mourir.

Mais demain ?

HIER APRÈS-MIDI, je vous ai acheté une chemise dans une boutique

de luxe de l'avenue Louise. J'avais longtemps hésité sur la taille, le modèle, le coloris, sans accorder le moindre intérêt aux prix faramineux figurant sur les étiquettes. *Touchez, Madame*, avait susurré la vendeuse en chignon grisonnant et tailleur genre Chanel en glissant sous ma main LA chemise qui ne pourrait que distinguer l'homme de qualité qui était forcément le mien. *Une superbe matière*, avait-elle insisté, *un lin d'incomparable qualité, bleu zéphyr finement rayé, tissé en Italie. Oui, quelque chose de rare de nos jours...* Son visage trahissait cependant un soupçon d'inquiétude à la pensée que l'homme dont nous parlions n'en soit pas vraiment digne. J'avais rêveusement effleuré le plastron de la chemise avant qu'une assistante ne l'emporte avec une déférence très exagérée pour l'emballer dans du papier de soie assorti à la couleur du tissu et rehaussé d'un ruban frappé à l'enseigne de la boutique.

Que n'aurais-je donné pour qu'une foule admirative me voie sortir du magasin, allégée des cent soixante-dix-sept euros de cette folie douce destinée à vêtir la plus immodérée des illusions !

Le soir, je revêts votre chemise. Je la porte à même ma peau nue. Et je m'endors entre vos souples bras de lin.

UNE HISTOIRE D'AMOUR. Une de plus... Le récit d'une liaison, les affres consenties des relations clandestines dont personne n'est dupe. L'ennui mortel de l'institution des rencontres. L'avant. L'après. Mon éditeur n'est pas convaincu. Il veut savoir s'il y aura du sexe, avec les mots du sexe ; pas les évocations métaphoriques que ma pudeur m'inspire d'habitude. Il me dit une chose qui me trouble beaucoup. Il me dit qu'on ne peut pas écrire l'amour si on ne l'écoute pas gémir et jouir à l'intérieur, au creux de soi, dans les soubresauts de la chair ; si on ne perçoit pas les inflexions rauques de ses chants dans l'apnée du désir. Il me demande sans préalable : y a-t-il donc si longtemps que tu as fait l'amour pour en parler si mal ?

Il m'observe.

Le feu jaillit.

Les mots s'embrasent.

Autodafé.

Le soir est tombé depuis longtemps quand il me quitte sur la pointe des pieds. Il croit que je me suis endormie dans le fauteuil du salon, exténuée par une crise plus violente que jamais. Il n'a jamais vu ça, de tels stigmates. Il pense aux éruptions volcaniques, dit-il. Il en est bouleversé. Il me dit en plaisantant que j'ai le diable dans le corps. L'enfer en moi. Il a peut-être raison.

Je ne lui ai pas parlé de vous.

J'ÉCRIS.

Je feins.

Je simule.

Rien ne se compose en mes mots. Aucune histoire. Vous êtes le texte que je n'écris pas ; que je n'écrirai jamais.

J'imagine un livre improbable ; un livre dont les pages seraient couvertes de cette seule phrase : *Je pense à vous*. Chaque lecteur y lirait sa propre histoire. Vous seriez singulier et multiple, personnage mimétique décliné à l'infini des reconnaissances et des désirs.

Suffirait-il que j'ose écrire *Je vous aime* pour changer de registre, pour convertir la pensée en sentiment ; pour que soudain quelque chose s'ébauche qui induise le texte ? L'écriture suffirait-elle à vous accorder l'espace d'une vie qui déborderait sur le réel, qui se substituerait à sa vacuité et envahirait la solitude d'une femme qui guette le lever du jour à la fenêtre d'une cuisine avec vue sur un parc grillagé ?

Je vous aime serait le premier jour d'une autre Genèse. Il y aurait un matin chiffonné et un soir amoureux. Ce serait le premier jour. Le ciel et la terre se différencieraient au simple lever d'un regard. Et dans l'éveil des sens foisonnant d'odeurs, de saveurs et de murmures, l'homme nouveau-né s'endormirait sous l'arbre-mère et rêverait de toucher du doigt le soleil.

S I J'ÉTAIS AUTRE, autre chose que chair, os, sang, souffle. Si j'étais autre chose qu'un corps rompu aux alternances coutumières, chaud froid, jour nuit, faim satiété, calme violence.

Si, par le jeu des combinaisons de hasards, des accidents génétiques ou de quelque divine volonté inconnaissable, j'avais échappé à la damnation de l'humain et que je ne sois finalement que dérisoire, insignifiance ; une non-nécessité d'être dont le monde, cependant, ne pourrait se passer sans risquer d'en mourir.

Mes insomnies se délectent de ces hypothèses-là. Ce sont de belles nuits que je passe alors, enroulée dans une couverture, au creux d'un vieux fauteuil tourné vers la fenêtre de ma chambre. J'écoute, les yeux grand ouverts, les stridulations muettes des étoiles dans l'espace impénétrable du silence. Rien ne menace. Rien ne se dérobe. Demain est au verso du paisible émerveillement. Demain est une métaphore de lumière dont la nuit se souvient et dont le ciel s'inspire. Demain, je serai cette plume blanche échouée sur le seuil de ma fenêtre. Je serai la mouche distraite empêtrée dans le filet invisible d'une araignée. Je serai une intuition de printemps. Une fleur de pommier posée comme un baiser nacré sur une branche étonnée, encore toute crevassée d'hiver. Je serai cette fleur, ce miracle d'éphémère. Au cœur, l'or friable du pollen. À l'aube, tout emperlée de larmes, calice ouvert au désir de l'abeille dansante qui vous conduirait jusqu'à moi.

Je vous attendrais jusqu'au coucher du jour...

Je vous enfermerais dans la soie chiffonnée de mes pétales. Notre chute serait longue et légère comme une fugue de Bach. Nous mourrions sans souffrance d'inextinguible faim.

La nuit se languirait de nous.

J' EN AI EU BRUSQUEMENT L'INTUITION : nous nous sommes connus. C'était il y a des siècles, sans doute. Ou des années. Qu'importe. C'était l'enfance.

C'était...

Nous n'habitions pas le même quartier, mais je vous rencontrais souvent à mi-chemin entre nos écoles respectives. Vous vous hâtiez vers l'École des Frères ; votre cartable tressautait sur vos épaules. Moi, petit cancre des rues, je traînais les pieds vers l'école communale des filles. Je me souviens d'un petit garçon qui ne souriait pas sous sa casquette enfoncée jusqu'aux yeux. Je ne me souviens pas de la couleur des yeux de ce petit garçon, parce que cette couleur changeait chaque fois que nos regards s'accrochaient. Traits de pinceau furtifs. Je grattais les taches de couleur sur le trottoir, je les mettais à sécher, je les collais dans mon herbier de regards, dans les pages centrales de mon cahier de devoirs. Le soir, j'ouvrais mon cahier en cachette de ma petite sœur qui partageait ma chambre. Je dessinais vos yeux.

Moi, j'étais une petite fille sans grâce au regard grave. Mes photos en attestent. Une petite joufflue aux yeux sombres où l'enfance se noie d'ennui, d'ignorance ; se noie dans les mensonges des contes de fées qui finissent bien. Une petite fille qui détestait l'école et qui ne rêvait de rien.

Sans doute vous ai-je suivi de loin, un matin. Sans doute quelqu'un vous aura-t-il discrètement informé de ma présence indue sur le chemin des garçons. Vous vous êtes retourné, et votre regard m'a heurtée en plein front. Je me souviens de l'impact, la pointe d'une épée de glace fichée dans ma peau. Douleur irradiante. J'avais porté la main à l'endroit où je sentais couler le sang.

Aucune trace de sang sur mes doigts.

Juste un peu de sueur.

Comme après l'amour.

N I LECTEUR DE CD, ni radio ni télévision. Silence a *capella* dans cette
pièce où je danse seule ; où je danse pour vous.

Devant vous.

Je danse sur vous, en vous.

Je vous danse.

Je danse votre désir. Les saccades de votre souffle. Vos mains
volubiles, voltigeuses. Vos mains amoureuses.

Je danse l'indicible douleur de l'arc en l'écartèlement de la flèche.

L'envol rapide de l'ange intimidé.

Votre chant de parade.

Cris au biseau du rire.

Je danse, je ris.

Je vous pique la lèvre d'un baiser.

Apis mellifera.

Je danse ma danse d'abeille.

J'étais la reine.

La reine, la reine...

JE PARLE À VOTRE ABSENCE. J'instaure le cérémonial du manque, la commémoration d'une non-présence dont ma mémoire garde la trace blanche, la tache dépigmentée qui deviendra stigmaté brunâtre d'une ancienne blessure.

Je parle à votre absence. Je lui parle de vous du bout des doigts, sur les touches de mon clavier.

L'écran tactile s'embue de l'obsession de vous.

J'AI RETENU UNE CHAMBRE pour nous deux, vous et moi, à Ostende. Hôtel du Goéland. Vue sur mer. C'est une grande chambre double, m'a précisé l'employée de la réception ; une grande et belle chambre avec un balcon face au large. C'est pour ça que j'ai retenu la chambre, pour l'image de vous sur le balcon d'une chambre d'hôtel, face à la mer.

À quel nom ? a demandé la réceptionniste.

J'ai donné mon nom de jeune fille. La chambre coûte cher, mais elle affiche ses atouts sans manières : un grand lit et une baignoire avec jacuzzi. Le petit-déjeuner se prend dans la rotonde au tout dernier étage de l'hôtel, entre ciel et mer, et se décline en deux *formules* : breakfast à l'anglaise ou buffet à l'européenne. Le mot *formule* m'étonne, mais je choisis quand même les œufs brouillés et les toasts à la marmelade d'orange avec du thé de Ceylan : plutôt votre style.

Le décor est mis en place. À moi d'imaginer notre entrée en scène. Nous arriverons vers la fin de la matinée, le corps escarpé de désir et les chaussures pleines de sable. L'ascenseur nous hissera sans effort jusqu'au quatrième étage. Nulle parole ne sera échangée entre nous pendant cette ascension intemporelle, nul regard. La porte de l'ascenseur s'effacera devant nous. Nous traverserons sur un fil l'abyssal silence jusqu'à la porte de notre chambre. J'entrerais la première, précédée par le *kodo* de mon cœur.

Je ne me retournerai vers vous que lorsque vos mains se poseront sur ma taille et que mon corps se pliera dans l'arceau de vos bras.

O STENDE.

Un homme marche sur la plage ; un homme marche sur la lèvre écumeuse de la mer. Il tient ses chaussures à la main, et rien n'est plus singulier que cet homme en costume de ville qui marche nu-pieds sur le sable mouillé d'une plage.

J'ai annulé la réservation de notre chambre à Ostende. *Une prochaine fois ?* a poliment suggéré la jeune fille de la réception. Je n'ai rien dit, rien promis. Je n'ai pas donné de raison. Ma déraison ne souffrirait aucune mise en doute, aucun jugement, aucun commentaire. Aucun dédit.

Une prochaine fois ?

Prochaine...

J'ai laissé se dissoudre le mot dans ma tristesse coutumière. Comment pourrait-il y avoir une *prochaine* fois s'il n'y a jamais eu de *première* fois ?

Ni à Florence...

JE SUIS VENUE À OSTENDE CEPENDANT. Il est tôt encore. Autoroute E40-E42 avant la grande transhumance du travail. J'ai abandonné ma voiture dans un parking proche de la gare. J'ai longé le chenal du port jusqu'à l'entrée de l'estacade. Sourd tumulte de la mer qui se brise dans les entretoises des pilastres et là-bas, tout au bout du môle, l'illusion du grand large. Tout au bout, à la proue, les pêcheurs de maquereaux, chacun dans sa zone enclavée. Il ne fait ni froid ni chaud à la lisière du printemps qui n'a pas encore ouvert ses frontières aux demandeurs d'asile marin et d'espace mouvant où le vent caracole. Rien ne bouge. Ni les goélands posés l'un derrière l'autre sur le rebord de la balustrade et qui attendent sans impatience l'aubaine d'un fond de bourriche. Un œil rond se pose parfois sur moi, l'étrangère en ciré noir qui se tient un peu en retrait, le visage tourné vers la plage.

Je repartirai tout à l'heure ; je repartirai lorsque l'homme qui marche sur la plage, seul sur la plage, aura été emporté par la marée descendante. Lorsque vous ne serez plus qu'un rêve évanoui. Alors, j'irai moi aussi sur la plage. J'ôterai mes chaussures. Je marcherai dans votre sillage, à grandes enjambées, je mettrai mes pieds nus dans les profondes empreintes de vos pas où l'eau affleure. J'irai jusqu'à la mer, jusqu'à toucher la mer de la main. Ou du front, du visage.

J'offrirai mes lèvres à un baiser salé.

J E PENSE À VOUS.

Votre silence me ruine. Proche est le jour où vous actionnerez le détonateur d'un mécanisme archaïque muni d'un piston que l'on pousse lentement et qui vous fait prendre – lentement – conscience de l'irréparable. L'ordre d'exécuter se propagera par le fil qui lie mon destin à votre silence. Il n'y aura pas de déflagration. L'implosion sera discrète et irréversible. Aucune onde de choc si ce n'est peut-être un imperceptible froissement de votre quiétude. Une intuition fugace. Une distraction.

Ce n'est pas grand-chose, une vie.

Pas grand-chose.

O N M'A TÉLÉPHONÉ HIER SOIR. Une Monique ou Michelle. Je ne sais plus. Un prénom en M... Nous étions ensemble au lycée, précise la voix sans visage. Mais il est vrai que le lycée, c'est si loin. Et que je m'intéressais si peu à mes compagnons d'études... J'avais traduit : si peu à elle, Michelle ou Monique. Puis, sans doute pour doper mon insupportable marmonnement téléphonique, M. s'était lancée dans la litanie des évocations.

– *Mais si, souviens-toi de..., ce fils à papa qui est devenu député. Et de..., ce gringalet boutonueux qui rêvait d'être pilote d'avion de chasse... Tu sais quand même qu'il est mort, celui-là ? À vingt-six ans, percuté par un tracteur, en traversant la rue juste devant chez lui. Est-ce bête !... Et aussi de...*

J'étais soudain devenue aphasique, jetée toute vivante dans le gouffre vidangé de ma mémoire de ce temps-là, cette lointaine époque de moi dont je n'ai gardé que peu de traces. Soudain, comme advenu où rien ne l'appelait, le visage de Leihla...

J'étais soudain devenue aphasique, jetée toute vivante dans le gouffre vidangé de ma mémoire de ce temps-là, cette lointaine époque de moi dont je n'ai gardé que peu de traces. Soudain, comme advenu où rien ne l'appelait, le visage de Leihla...

– *Et toi, tu es en couple ?*

On ne se protège jamais assez contre l'inattendu. Où voulait-elle finalement en venir ?

Elle avait enchaîné, sans attendre ma réponse, sur le plaisir présumé de retrouvailles bien arrosées pour commémorer les trente ans de notre promotion. Un must, avait-elle déclaré. Il y aura de grands absents, bien sûr. Mais moi, j'étais le major de la classe, vissée au siège *number one* avec ma pile de prix d'excellence posée sur mes genoux. Personne ne comprendrait ma défection. D'ailleurs mon

mari... ou mon compagnon ?... Mon amant, à défaut, si j'en avais un qui ne craigne pas la société colporteuse de secrets de polichinelle... Bref, « Il » était le bienvenu.

À l'instant même où elle s'était arrêtée de parler, un silence précaire picoré de grésillements s'était installé entre nous. C'est elle qui le rompit en remettant sur la table la question restée sans réponse.

– *Et donc tu es en couple ?*

J'avais répondu oui.

– *Et... On... Je le connais ?*

J'avais répondu oui.

– *Attends. Je ne vois pas... Tu peux me dire ?*

J'avais répondu non.

J'AIMERAIS VOUS PRÉSENTER à mes rares amies.

J'aimerais descendre avec vous l'escalier de l'immeuble, les quatre volées de l'escalier, en m'appuyant sur votre épaule.

J'aimerais faire du bruit dans le salon, dans la cuisine, dans la chambre, vous appeler d'une pièce à l'autre, lancer votre prénom par la fenêtre, le rattraper au vol comme un frisbee.

J'aimerais acheter des steaks pour deux, du fromage pour deux, du vin, du pain, des oranges, n'importe quoi pour deux.

J'aimerais compter les jours de mes cycles, imaginer la ressemblance de l'enfant fantasmé. Associer des prénoms à votre patronyme. Dessiner l'arbre qui porterait nos fruits.

J'aimerais étendre sur un fil les larges draps de lit, les oreillers, les lourdes serviettes de toilette et votre linge intime mêlé au mien.

J'aimerais commander un couscous pour deux, une choucroute pour deux, un cœur glacé à la nougatine, des profiteroles au chocolat, une corbeille de fruits extravagants pour deux et voir naître un sourire discrètement attendri sur les lèvres de la serveuse du Relais Gourmand où nous serions descendus pour fêter un anniversaire. Ou sans raison. Juste pour nous. La fête de nous deux, vous et moi.

Mais on me guide vers une de ces tables coincées dans les espaces perdus des salles de restaurant ; on retire sans tact le second couvert vis-à-vis du mien. On néglige de me présenter la carte des vins.

Je suis une femme seule qui fait la conversation dans sa tête avec *L'autre*, celle qui lui envoie des cartes postales de Florence ou d'ailleurs, celle qui la conduit à l'aveugle dans les impasses où elle s'engouffre. Je suis une grignoteuse de salades à l'eau qui dépose son portable à côté de l'assiette et qui se pèse avant et après le repas. Je paie l'addition en cash en arrondissant la somme « pour le service ».

Personne ne remarque que je quitte ma table sans bruit, en évitant l'allée centrale.

E T SI VOUS N'ÉTIEZ PAS CET HOMME-LÀ, cet amant magnifié, cet amant engendré en mon désir, mon indicible désir.

Si ce n'était pas vous, ce fugitif dont je cherche l'ombre éperdument, pour m'y noyer, m'y perdre, m'y dissoudre. L'homme des bords de fleuves jamais traversés, jamais atteints, fleuves inaccessibles au confluent de l'illusion.

Si votre vie ne ressemblait en rien à la fiction dont je vous fais le héros singulier.

Si quelqu'un partageait votre lit à mon insu, femme tapie en votre pensée, femme reconnue en vos mains, apprise corps à corps ; maîtresse victorieuse d'une guerre qui n'a pas eu lieu. Cette présomption s'instruit de certitude. Cette femme existe. J'ai l'intime conviction d'une terrible méprise, un mensonge en filigrane.

Je pense à vous me met soudain étrangement mal à l'aise.

Je pense à vous se délégitimise ; devient douloureux à l'effleurement du doigt, comme une coupure mal suturée. Quelque chose suppure qui ronge l'âme. La pensée s'y dilue.

Qui est celle qui se dresse exactement au basculement du rêve, juste à l'instant où se révèle l'ébauche d'une possible réalité ? Qui est celle qui dissimule à vos yeux les messages codés des rendez-vous que je vous donne ?

Vous n'étiez pas à Florence.

L'homme de la plage d'Ostende n'était pas vous.

Je ne vous ai jamais vu encore. Je ne vous connais pas, pourtant la rage me tenaille. Cœur percé par l'acide de la plus insupportable souffrance qui soit : l'ignorance de ce que l'on suppose. Rien au monde ne peut dénouer cette contradiction. Aucune objectivité ne la démasque. Rien ne la rend risible. Car tout est hypothèse. La vérité croise au large de l'imagination, mais c'est précisément contre ces rochers-là que je m'écrase.

Comment savoir ?

Comment vous quitter avant même de vous avoir touché des yeux ?

NUIT RÂPÉE AUX GRILLES DU PARC.

Aux grilles des yeux.

Aux fers des doigts.

Nuit griffée jusqu'au sang. Jusqu'au saignement de l'aube.

L'aube titube. Porte la nuit exsangue sur ses épaules. Porte la nuit, verse la nuit de l'autre côté du monde. Et revient, blême. S'écroule contre la vitre. L'inonde. Longues traces de salive. Se mêlent sang et salive sur la vitre. Un jour naît.

J'ouvre la fenêtre. Respirer. Respirer. L'air larmoie. Mes yeux rougis aux fers des doigts. Aux grilles du parc, un chant d'oiseau.

Je me penche.

En bas, sur le trottoir, le chant écrasé d'un oiseau. Tombé de la lune ; tombé de la lune, l'oiseau.

L'oiseau écrasé.

En bas, l'oiseau.

JE PARLE AVEC L'ANGE, celui qui s'assied sur le bord de mon lit quand la grande marée brise mes digues, quand les sanglots déferlent et emportent les tours d'ivoire, les châteaux de papier doré, les carrosses de princesses désensorcelées et tout le décor des contes de fées tristes, tristes à mourir. Je parle avec l'ange. Parole source jaillie de la présence, née de l'étreinte. De ma solitude fécondée. Nous parlons la même langue, une langue aphasique. Il lit ma pensée. Non pas dans ma pensée. Ce qu'il lit est ce que je pense. Et je pense à vous.

Je pense à vous.

Ce soir, mon ange est vigilant. Mon ange est inquiet. Il me suit à travers l'appartement, me précède. Je le perçois en mes errances, mes chemins hagards, mes trébuchements dans les pieds des chaises affolées, les hampes des lampadaires, les coussins dispersés sur le sol, mes chutes grotesques et mes rires délirants. Grotesque, grotesque. Nulle, l'actrice que personne ne voit, n'écoute, n'applaudit. Grotesque pantomime d'une désolation sans fondement, un chagrin illégitime. One woman show pitoyable au seuil de la vieillesse. Je pense à vous. Mon ange m'arrache le stylo de la main. Mon ange déchire la feuille. Déchire toutes les feuilles. Et me suit. Me précède. Retient les portes que je claque, protège les coins saillants des meubles que je bouscule. Bloque les fenêtres. Fait disparaître les couteaux, les cordes à sauter, les pilules de sérénité.

Me couche.

Me recouvre de son corps de ténèbres tièdes.

Et m'endort.

IL EST TARD. Je viens de me réveiller. J'ai rêvé, je crois. Il s'est passé quelque chose. Séisme d'extrême magnitude. Une météorite est tombée sur ma maison. Ou un fragment d'étoile. Un débris de soleil refroidi. Champ de ruines. J'émerge d'un lit jonché d'habits, pulls, vestes, châles, couvertures. Pêle-mêle thermique agglutiné autour de mon corps glacé. Je ne me souviens de rien. Le téléphone sonne quelque part dans la maison. Ou chez mes nouveaux voisins du dessous. La vieille dame est partie. Depuis un siècle déjà, sans doute. Le temps passe si vite. Si vite. Faire le recensement de mes urgences. Du café noir. Sans lait. Trois sucres. Aller jusqu'à la fenêtre de la cuisine. Boire mon café lentement, les deux mains en coupelle autour de la tasse brûlante. Laisser le parc se découvrir à mon regard. Les grilles grandes ouvertes. Silhouettes voûtées, lentes, des premiers visiteurs. Pas d'enfants encore. Quelques moineaux se chamaillent pour un quignon de pain tombé d'une poubelle. Le ciel est bleu aquarelle. Boire mon café. Derrière moi, le chaos. Pays blessé qu'il faut panser. J'ai tout le reste de ma vie pour reconstruire l'ordre, négocier la paix avec *L'autre* en moi qui vous attend toujours là-bas, sur les marches du Musée des Offices à Florence. Lui faire comprendre que sa mission est terminée. Qu'il faut rentrer à présent, au pays, à la maison, et m'aider à débayer, nettoyer, raccrocher les cadres aux murs, remettre les vêtements dans les armoires, la vaisselle sur les étagères, empiler les livres le long des chemins creux qui vont du lit au bureau, du bureau au fauteuil poussé devant la fenêtre et du fauteuil au lit. La convoquer immédiatement à la salle de bains. Qu'elle soit là, à l'instant où mes yeux se lèveront vers le miroir. Que ce soit son visage à elle qui m'y accueille. Il est tard. La radio annonce une terrible catastrophe au Japon. On parle de milliers de victimes, de survivants terrifiés. Sur-vivre. Vivre au-dessus. Au-delà. Vivre malgré. Vivre quand même et encore, même quand l'heure qui vient a l'odeur de la mort. Quand la vie ne gracie que pour faire le bilan de ses

pertes.

J'entends.

P RINTEMPS ICI. SOUDAIN. Impatient. Presque violent. Grand large de ciel bleu.

J'écris

La fenêtre est ouverte, et j'écris. C'est la dernière feuille de mon bloc, celle qui colle un peu au carton, au-dessous. La dernière. Je la détache avec précaution, je la lisse sur ma table de travail. La dernière. Je ne la chiffonnerai pas.

J'écris.

Les mots remontent lentement, inexorablement, de la profonde faille ; remontent de tout au fond, là où les larmes avaient engendré un lac immobile, un lac sans vie. Les mots affleurent l'un après l'autre. Surnagent. Ma plume les saisit du bout du bec ; les saisit et les pose, tout humides encore, lestés de boue durcie, griffés d'épines, de coups de dents, de morsures. Au-dedans, le feu, intact.

Le feu.

J E PENSE À VOUS.

C'est ça que j'écris, ces quatre mots-là. Nul autre. Je me suis apprêtée, parée pour notre ultime rendez-vous. Je viens vous rendre mon désir de vous avec les suppliques de mes sens et l'écheveau de mes émotions. J'ouvre le grand livre vierge de la mémoire de vous..

J'écris.

Les pivoines rose pâle embaument dans le vase que j'ai posé sur ma table. Elles ne survivront pas au temps de l'écriture. Les fleurs coupées meurent sans plainte dans les vases en cristal posés sur les tables et les seuils des fenêtres.

Mais une abeille est entrée par la fenêtre ouverte. Elle danse autour du bouquet de pivoines.

Se grise, s'affole et danse.

Vole vers le carré de ciel dans l'embrasure de la fenêtre, vole et danse sa danse d'abeille ivre, repue d'odeurs, de promesses.

Le bar-restaurant du Florence-Paris.

E T DANSE, DANSE FACE À L'ÉPERDUMENT BLEU.

Vol nuptial solitaire. Éperdu, oui, éperdu.

Extatique.

Danse l'envoûtement du plaisir.

Et l'abondance.

La jubilation.

Exulte de l'émerveillement et du bonheur touché de l'aile.

Touché.

Et danse, seule.

Seule et unique, danse.

Pour elle-même et toutes celles en elle, bourdonnante.

Comme rire de flamme au cœur du bois trop vert.

Danse, m'appelle à la fenêtre.

Et, dansante, s'éloigne...

Imprimé en Union européenne
ISBN 978-2-88253-438-5
D/2012/6344/4

Françoise Houdart

La danse de l'abeille

Une chambre. Des livres empilés sur le sol entre le lit, le fauteuil, la commode. Elle est assise à un petit bureau. Elle écrit *Je pense à vous*. Elle écrit ce message-là, cette phrase-là, chaque soir, à la même heure, sur une feuille vierge qu'elle chiffonne aussitôt après et qu'elle jette dans la corbeille à papier. On comprend qu'elle s'apprête, qu'elle se coiffe et se maquille avec soin pour ce rendez-vous du soir. Elle parle de son rituel d'écriture; elle édifie autour d'elle l'attente cérémoniale de celui qu'elle vouvoie, l'amant encore imaginé, le personnage d'une histoire d'amour qu'elle voudrait vivre. Vivre ou écrire. *Parfois, écrit-elle, je m'autorise la majuscule. J'écris Vous. J'écris: Je pense à Vous, comme j'écrirais: je pense à Alexandre, Thomas, Michael... À n'importe qui. Vous serait n'importe qui, mais pas vous. Il n'y a cependant pas de confusion dans mon esprit. Pas de transfert. Celui à qui je pense n'est personne d'autre que vous.*

Nous ne connaissons jamais le prénom de cette femme, pas plus que ne nous sera dévoilé le portrait de l'homme qu'elle imagine, qu'elle traque, qu'elle poursuit jusqu'à Florence.

La danse de l'abeille est le quatorzième roman de FRANÇOISE HOUDART, toujours fidèle au même éditeur.



9 782882 534385

€ 13.-